

Revisiter et ré-habiter la maison d'enfance : le retour aux lieux d'origine d'expulsés allemands

Gesa Bierwerth

Résumé

Cette réflexion porte sur la quête du chez-soi des réfugiés de guerre et sur la maison en tant qu'objet principal de cette quête. Elle s'appuie sur des enquêtes ethnographiques réalisées auprès d'expulsés allemands de la Seconde Guerre mondiale qui effectuent des voyages de retour vers leurs lieux d'origine. L'objectif est d'appréhender la manière dont ces expulsés visitent et ré-habitent leurs maisons d'enfance ainsi que l'impact du retour sur leur conception du chez-soi. Le concept d'«habiter» de Martin Heidegger permet de cerner le rapport à l'ancienne maison, tel que vécu et exprimé par les expulsés allemands. Ré-habiter temporairement les lieux d'origine favorise une réflexion qui mène à la modification du rapport aux lieux d'origine, au passé personnel et à soi.

La « maison », le « chez-soi » et l'« habiter » sont trois concepts qui se rapprochent l'un l'autre et qui s'imbriquent par moments. Tant que nous habitons la maison de nos parents et de notre enfance, la question du chez-soi ne semble pas se poser. *A priori*, avoir un chez-soi et y être chez soi serait l'état « naturel » et originel de notre existence. Cependant, lorsque cet état primaire est ébranlé, l'individu doit se faire un chez-soi. Cet article aborde la problématique de la quête du chez-soi en prenant pour exemple des réfugiés de guerre. Plus concrètement, nous nous penchons sur le cas d'expulsés allemands de la Seconde Guerre mondiale qui ont dû quitter leurs lieux d'origine durant leur enfance ou leur jeunesse et qui, à un âge avancé, partent à leur recherche.

La guerre et la défaite de l'Allemagne en 1945 contraignent plus de douze millions d'Allemands à quitter leurs régions d'origine en Europe de l'Est. Ils cèdent leurs maisons à d'autres populations qui s'installent dans ces régions, notamment des Polonais, des Russes et des Tchèques. L'Allemagne perd un tiers de ses territoires. Les expulsés sont dispersés à travers la nouvelle Allemagne, réorganisée et contrôlée par les Alliés et bientôt divisée en deux États. Durant la guerre froide, le retour vers

les lieux d'origine est impossible. En République démocratique allemande (Allemagne de l'Est), des politiques particulières visent à faire taire les expulsés et à éradiquer les provinces de l'Est de la mémoire collective. Ce n'est qu'avec la chute du Mur de Berlin en 1989 que les expulsés peuvent se regrouper et reprendre leurs récits. Le démantèlement du rideau de fer et l'ouverture des pays de l'Est permettent également de voyager. Ainsi beaucoup d'ex-réfugiés partent-ils sur les routes qui les ramènent à leurs racines. Depuis maintenant vingt ans, ils accomplissent en tant que touristes le chemin inverse de leur fuite et de leur expulsion, un phénomène appelé *Heimwehtourismus*¹. Dans le cadre de voyages organisés, les groupes d'expulsés visitent des sites patrimoniaux allemands, découvrent leur région d'origine et commémorent la tragédie de la guerre, de la fuite et de l'expulsion. De plus, à titre individuel, les touristes revisitent leurs villes et villages natals. Certes, ces voyages constituent une forme de tourisme en dehors des sentiers battus. L'ambiguïté consiste en ce que les voyages de retour vers les lieux d'origine amènent les touristes dans un pays étranger qui leur est, malgré tout, d'une certaine manière familier et où le familier est expressément recherché.

L'objectif de cet article est d'investiguer la quête des origines et le rapport à l'ancien chez-soi des réfugiés de guerre qui y retournent en tant que touristes. Jusqu'à maintenant, peu de recherches portent sur la relation entre les touristes et les espaces visités² et encore moins sur les liens personnels qui peuvent être établis et investis par les touristes qui se trouvent devant des sites et des objets de leur propre passé³. Nous visons à aborder ces questions dans une perspective ethnologique en mettant l'accent sur les expressions et les expériences particulières qui se produisent au cours de la quête personnelle des touristes précités, et ce, dans le but de cerner la façon dont cette relation à la maison d'enfance et aux lieux d'origine s'articule *in situ*. Des idées développées en philosophie, où les réflexions sur la relation à l'espace et sur l'être humain dans l'espace sont particulièrement fécondes, inspirent notre travail. Le concept heideggérien de l'« habiter » sert de trame pour notre analyse.

Nous avançons l'hypothèse selon laquelle les voyages de retour permettent aux expulsés de ré-habiter leurs maisons d'enfance. Sur les lieux, les touristes amorcent une réflexion qui les amène à revoir leurs attentes et leurs attitudes par rapport aux lieux d'origine. Ils arrivent à surmonter leur nostalgie et à se défaire de leur ancien chez-soi, ce qui leur permet de se refaire un chez-soi ailleurs, mais aussi de créer, dans une certaine mesure, un autre chez-soi sur les mêmes lieux. Les touristes se réapproprient leurs lieux d'origine et leur propre passé, ils revivent des émotions et racontent des événements passés. Enfin, ils renouent avec leur propre passé et referment une boucle. De cette manière, ils acquièrent une certaine sérénité et quiétude.

Avant d'entamer notre démonstration, nous présenterons le terrain de recherche et la méthodologie employée. Ensuite, nous introduirons le concept d'«habiter» tel que proposé par le philosophe Martin Heidegger et nous exposerons la place centrale occupée par la maison d'enfance dans la quête du chez-soi des ex-réfugiés. La partie principale est consacrée aux gestes et aux expériences lors du retour : les manières de chercher, de s'approcher, de toucher et de pénétrer éventuellement la maison d'enfance. L'analyse montrera, d'une part, comment l'individu se réapproprie les lieux, voire comment il les ré-habite temporairement dans le présent et, d'autre part, comment la personne ré-habite les lieux dans le passé, en effectuant, par des souvenirs et des émotions évoqués sur place, un voyage dans le passé. Puis, nous discuterons des réflexions des touristes, entamées sur les lieux d'origine et se poursuivant après la visite afin de faire ressortir la façon dont ces expulsés allemands atteignent un degré de quiétude.

Volet méthodologique

Notre réflexion s'appuie sur des enquêtes de terrain effectuées en 2010. Les recherches ethnographiques se sont déroulées en Prusse orientale, une ancienne province allemande aujourd'hui partagée entre la Pologne et la Russie⁴.



Durant la période estivale 2010, nous avons effectué trois voyages organisés au cours desquels nous avons fait de l'observation participante auprès des touristes. Nous avons eu l'occasion d'accompagner quelques expulsés lors de leur retour individuel vers les villes ou villages d'origine⁵. Une douzaine de participants ont livré des témoignages⁶ dans le cadre d'échanges informels *in situ* et d'entrevues semi-dirigées au retour des voyages.

La grande majorité des touristes habite aujourd'hui le territoire de l'ancienne République démocratique allemande. Après le régime nazi, ils ont connu une autre dictature, seulement sous un autre timbre. Les touristes ont en commun leur âge avancé, 65 ans et plus, c'est-à-dire qu'ils sont tous à la retraite. Quant au profil socioéconomique, les groupes sont hétérogènes. Durant leur vie active, ces personnes ont occupé des fonctions dans les secteurs de la construction, de la santé, de l'enseignement, et ainsi de suite. Néanmoins, le trait d'union qui les lie tous est le désir de revoir les lieux d'origine. Ce désir est une forme de nostalgie, en allemand appelée « *Heimweh* ». Cette nostalgie remonte en fait au départ même, c'est-à-dire au moment où les expulsés ont dû délaisser leur chez-soi pour partir vers des lieux inconnus et un avenir incertain. Des visites dans le cadre d'une activité touristique sont une façon de répondre au désir de retour. Les voyages amènent les ex-réfugiés à revisiter leur *Heimat*, leurs lieux d'origine et leur ancien chez-soi: « *The German Heimat seems to be a place, even something physical one perceives with one's senses*⁷. » La nostalgie de ces expulsés allemands est principalement dirigée vers des lieux topographiques et des sites tangibles.

L'«habiter»: «trait fondamental de l'être» et «faire avec de l'espace»

La philosophie de Martin Heidegger⁸ comporte des approches et des concepts qui s'avèrent inspirants pour l'analyse et l'interprétation des données recueillies auprès des expulsés allemands. En 1951, Heidegger prononce une conférence intitulée « Bâtir, habiter, penser⁹ ». Ses propos s'inscrivent dans le contexte d'une *Heimatlosigkeit* (*homelessness*, déracinement) généralisée, telle que perçue par le philosophe. En effet, l'Allemagne de l'après-guerre compose avec la destruction du pays, une crise de logement et avec des millions de réfugiés. De plus, selon Heidegger, la technologie qui s'impose de plus en plus depuis l'avènement de la modernité provoque une aliénation de l'être humain avec son environnement.

Dans sa conférence, Heidegger s'interroge sur la relation entre bâtir, habiter et penser. Il avance que ce sont des activités que l'être humain utilise pour apprendre sur le monde et pour en faire partie. Par ailleurs, l'étymologie révèle que le mot allemand bâtir (*bauen*) signifie habiter (*wohnen*), puis habiter signifie également être (*sein*)¹⁰. Ainsi

habiter n'est-il pas une pratique comme travailler ou voyager, mais c'est « la manière dont les mortels *sont* sur terre¹¹ ». L'habiter englobe toutes les autres activités. C'est la relation de l'être humain aux lieux et à travers des lieux aux espaces. Habiter constitue « le *trait fondamental* de l'être (*sein*)¹² ».

La *Heimat* et le retour vers celle-ci sont des thèmes principaux dans la pensée de Heidegger, surtout vers la fin de sa vie. Sa conception de la *Heimat* est proche de l'idée d'enracinement. Dans ses travaux récents, le géographe Mathis Stock¹³ critique cette vision trop axée sur la proximité, l'immobilité, la fixité¹⁴. Pour Stock, habiter n'est pas « être dans l'espace », mais « faire avec de l'espace ». Il souligne que l'expression même, l'habiter, « cette forme substantive d'un verbe, donne un caractère plus actif aux rapports à l'espace traditionnellement questionné¹⁵ ». Finalement, il définit l'habiter comme le fait de pratiquer un ensemble de lieux géographiques; il définit les pratiques des lieux comme étant ce que font les individus *avec* les lieux¹⁶. Il faut s'intéresser aux actes, aux actions et aux acteurs.

Stock est intrigué par le fait que les individus contemporains semblent être capables de se créer un chez-soi où ils vont et où ils sont. Cette conception coïncide avec celle de plusieurs auteurs qui affirment que « *you can make a home anywhere*¹⁷ », c'est-à-dire se faire un chez-soi où que l'on soit. Cette allégation passe à côté de la complexité que les concepts du « chez-soi » et de « l'habiter » renferment et qui est mise en évidence par les mouvements de retour vers les lieux d'enfance. Des décennies après la perte de leur environnement d'origine, certains expulsés vivent toujours dans un entre-deux : entre les lieux d'origine, qui continuent à exister dans leur mémoire, et leurs lieux de résidence, qui restent d'une certaine manière étrangers et non familiers¹⁸. En effet, il est possible de s'opposer à la création d'un chez-soi ailleurs, de cultiver la nostalgie et de dénier les lieux de résidence actuels comme étant un chez-soi à part entière où l'on est tout à fait à l'aise. Se faire un chez-soi, cela exige l'acceptation de la situation dans laquelle on se trouve et des efforts pour y arriver¹⁹. Or, les expulsés ont pendant longtemps lutté ou luttent encore contre l'oubli des lieux d'origine. Leurs efforts se concentrent à entretenir la mémoire personnelle et collective de la Prusse orientale ainsi que de la fuite et de l'expulsion. On peut donc dire que pour pouvoir se faire un chez-soi ailleurs, pour être disposés à le faire, ils doivent d'abord se *défaire* de leur ancien chez-soi.

Retrouver et revisiter les lieux d'origine dans le cadre de voyages organisés fait donc partie des efforts particuliers de certains expulsés allemands à la quête de leur chez-soi dans ce monde. Ils sont, par extension, animés par la volonté d'habiter. Selon Heidegger, le fait de réfléchir à sa *Heimatlosigkeit* mettrait déjà fin à cet état : « Dès que l'homme, toutefois, considère le déracinement (*Heimatlosigkeit*),

celui-ci déjà n'est plus une misère (*Elend*)²⁰. » Cependant, le déracinement chez les expulsés est d'une telle tangibilité qu'il est impossible de ne pas le considérer. En fait, le refoulement du déracinement exigerait également des efforts: « Justement considéré et bien retenu, il [le déracinement] est le seul appel qui invite les mortels à habiter²¹. » Comment les expulsés répondent-ils à cet appel? Ils effectuent une quête physique et mentale du chez-soi. Il est donc intéressant d'examiner l'expression de cette considération et les réponses que les expulsés trouvent, par les actions, la narration et la réflexion.

Un autre questionnement émane de cette problématique, soit celui de l'espace habité. Si le bâtir et l'habiter sont rapprochés, tel que démontré par Heidegger, quelle est la relation entre l'habitation et l'habiter²²? Autrement dit, quelle est la place de la maison dans la « manière dont les mortels sont sur terre » ou « dans-le-monde », quel est le rôle de la maison dans le rapport au monde? Quel est le rapport de l'habitant à l'habitation?

La maison et le chez-soi

La maison est une construction qui abrite l'être humain: « *House* means shelter, and implies edges, walls, doors, and roofs- and the whole repertory of the fabric²³. » Cette définition met de l'avant la matérialité de la maison elle est donc *per se* tangible. Il s'agit d'un point fixe, ancré dans le sol. Au sens figuré, la maison représente un point d'ancrage dans le monde pour les humains. Ainsi la compréhension de la maison ne se limite-t-elle pas nécessairement à sa matérialité. Bien que dans le langage on distingue la « maison » du « chez-soi », le « *house* » du « *home* » en anglais et le « *Haus* » du « *Heim* » en allemand, cette distinction n'est pas toujours aussi nette du point de vue du vécu: « *In daily life, the experience of the tangible and the intangible dimensions of "home" may be inextricably linked*²⁴. » En fait, la matérialité de la maison se fonde dans l'immatérialité du chez-soi, ou bien, pour le dire autrement, la matérialité sert de fond pour la dimension intangible du « chez-soi ». Il pourrait même y avoir un « chez-soi » sans maison. Joseph Rykwert, historien de l'architecture, remonte aux origines de l'habitation et affirme que la conception du chez-soi ne nécessite rien de construit: « *Home could just be hearth, a fire on the bare ground by any human lair*²⁵. » De manière poétique, ce même auteur décrit le chez-soi comme un feu qui brûle au centre de la conscience/connaissance: « *Yet almost always home is at the centrifugal hearth, the fire burning at the center of my awareness, as its light once spread like a stain in the hostile night*²⁶. »

Certes, le foyer offre de la sécurité et de la chaleur dans la nuit hostile. Par extension, la maison offre un refuge contre les intempéries et les dangers d'ordre naturel. Or, cette conception très technique du chez-soi ne tient pas compte de sa dimension sociale. En effet, la maison

en tant qu'espace est le premier environnement de l'être humain. L'enfant y passe une grande partie de la journée. C'est son premier univers de référence et son milieu de socialisation. Le vocabulaire courant en témoigne : la maison est le bercail ou la crèche, mais aussi le nid ou la coquille. Elle renvoie à un espace fermé, renfermé sur lui-même et privé. La maison est synonyme de la famille et du familial. Christopher Morton, anthropologue et historien, propose de concevoir la maison comme un espace plutôt qu'un objet²⁷. Il voit en la maison un contenant de familles et de mémoires, en ce sens que la construction matérielle évoque des relations sociales et des liens généalogiques.

Pour les expulsés allemands, la maison natale symbolise l'enfance sans soucis à laquelle la guerre et l'expulsion ont mis fin. Sous le toit de la maison d'enfance, la famille était réunie et intacte. La guerre entraîne leur dispersion et bien souvent, des membres de la famille meurent au cours des atrocités. Pour les expulsés, le départ de la maison d'enfance est le début d'une période d'errance où l'idée du retour est omniprésente. Or, il n'y a pas de retour vers le milieu d'origine, ni vers l'état initial de la famille ou vers l'enfance.

La perte réelle de la maison, de cette possession familiale, rend concrète la perte du chez-soi et devient l'incarnation de la *Heimatlosigkeit*. Toutefois, la perte et le non-retour ne sont pas faciles à assimiler ou à accepter. Les réfugiés éprouvent une nostalgie (*Heimweh*) pour les lieux délaissés et ceux-ci deviennent un point de retour : « *Those who are uprooted, willing or unwilling migrants and refugees may continue to see their "home" not as the place in which they live, but as one that is elsewhere. For those people, the point of origin – the homeland – is a place to return to after displacement or even after death*²⁸. » Depuis leur fuite et leur expulsion au cours des années 1940, la mémoire des Prussiens orientaux est habitée par l'idée de retour et par des images-souvenirs de la maison et des lieux d'origine. Les anciennes demeures figurent à titre d'objets d'une quête nostalgique. En effet, elles constituent le point d'arrivée d'un voyage mental que les ex-réfugiés effectuent depuis des décennies. Ils tendent vers ce lieu²⁹. En outre, pour l'expulsé qui revisite sa ville ou son village d'origine, la maison d'enfance est le point de départ d'un itinéraire personnel qui lie différentes attractions. Celles-ci sont des lieux et des bâtiments ordinaires tels qu'on les retrouve dans toutes les villes : écoles, églises, magasins, bureaux de poste, place centrale ou de rassemblement populaire, forêts, lacs, etc. Généralement, ces sites et ces objets anodins sont visités en commençant par le plus privé et intime et en allant vers le public et collectif. La maison d'enfance est un lieu par excellence qui évoque des souvenirs. Elle peut être comprise comme un contenant de la mémoire : le foyer où les souvenirs intimes se focalisent.

Certes, les concepts de maison et de chez-soi sont étroitement liés à ceux de l'appartenance, de l'identité et de la mémoire. Nous portons

une attention particulière aux multiples dimensions et profondeurs de ces concepts lorsque nous nous penchons sur les pratiques du retour des expulsés de la Prusse orientale.

Ré-habiter la maison d'enfance au cours d'une visite

Dans la mesure du possible, les touristes réalisent leur visite personnelle au début du voyage organisé. Pour ce faire, ils se détachent du groupe, mais la plupart des anciens habitants sont accompagnés par des membres de leur famille ou des amis. Ils se dirigent vers les lieux d'origine, généralement en prenant un taxi. La maison d'enfance, en tant qu'attrait principal, est activement cherchée. D'emblée, cette recherche implique le corps qui se déplace et qui s'arrête. Même si le touriste pourrait se laisser déposer à proximité de la maison ou de son ancien emplacement, il choisit une certaine distance. En arrivant, la maison se trouve hors vue. Le touriste se met en marche; le corps va à la rencontre de l'espace. « Seul moyen de transport permettant de s'immerger sans intermédiaire dans l'environnement naturel, la marche favorise aussi la rencontre existentielle de soi-même et du monde³⁰. »

Même lorsque la personne fait face à un vide, que la maison n'existe plus comme telle, elle veut se rendre sur le site authentique. Le touriste s'oriente et se dirige vers ses lieux d'origine immédiats, sa maison d'enfance. Un guide raconte la recherche active d'un touriste: « [Traduction] Il a cherché dans les mauvaises herbes qui poussaient tellement haut. Il connaissait les intersections et les courbures [du chemin pour se rendre à l'endroit où était située la maison] et puis il a trouvé le terrain. Lui et ses deux nièces ont marché là où se trouvait la maison et ils ont peut-être trouvé quelques petits morceaux de verre ou des restes de murs... Mais il a été à nouveau là-bas³¹. » Chercher ici, c'est arpenter le territoire, c'est reconnaître et se repérer, enfin, c'est se retrouver en tant que personne où se trouvait auparavant la maison d'enfance. Outre les pieds qui sont en contact direct avec le sol et qui marchent sur les fondations de la maison, les mains fouillent. Une touriste raconte que lors des premières visites, elle a tourné chaque petit caillou pour voir d'où il pourrait provenir et à quoi il pourrait appartenir³². Cette recherche-fouille s'avère un casse-tête aux mille morceaux éclatés.

Lorsque la maison existe encore comme telle, le touriste essaie de s'approcher d'elle. Si elle demeure habitée, la question du rapprochement devient une question d'audace pour les expulsés. En effet, les visiteurs ne sont pas toujours les bienvenus. Des préjugés et des ressentiments continuent à couvrir de manière latente depuis la guerre. Il faut aussi savoir que les nouveaux habitants ont, eux aussi, subi un déplacement souvent contre leur gré. Pendant des années, voire des décennies, ils ont craint le retour des Allemands et la perte de leur nouvelle demeure. Les Allemands, de leur part, craignent les réactions

repoussantes comme des cris, des frappes aux fenêtres, des gens qui sortent en gesticulant. Lorsqu'aucune clôture n'empêche l'approche, que le courage vainc les craintes – les expulsés sont d'ailleurs souvent encouragés par les accompagnateurs –, ils se rendent jusqu'à la porte. Certains osent sonner: « [Traduction] Nous avons sonné, mais il n'y avait personne... Nous avons parlé à un voisin, mais il a fait semblant de ne rien comprendre. Nous avons pris des photos, avons marché autour de l'immeuble, d'un pas prudent et nous avons regardé partout³³. » Les touristes gravitent autour de l'objet de leur quête. Le rapprochement idéal permet de toucher la maison, voire de passer le seuil. Insatisfait de sa visite, Dietmar G. entreprend un autre voyage. Ainsi, six ans après sa première visite effectuée avec ses deux sœurs, repart-il à nouveau, cette fois-ci accompagné d'un frère. Au préalable, il engage une guide-traductrice native de Kaliningrad dans le but d'accéder à l'appartement de son enfance: « [Traduction] Une vieille dame nous a laissés entrer. Elle était tellement gentille, elle nous a laissés regarder à l'intérieur, même dans la cuisine où on voyait notre vieux plancher et l'ancien évier et puis nous avons pris des photos rapidement. Par contre, la jeune dame dans l'autre partie ne voulait rien savoir³⁴. »

Les touristes cherchent le contact direct avec la maison et les objets de l'intérieur domestique. Une participante redécouvre un poêle de cuisine: « [Traduction] Le poêle était encore à sa place. Lorsque je l'ai caressé, je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer³⁵. » En disant « caresser » au lieu de simplement « toucher » pour décrire son propre geste, cette participante exprime sa relation à l'objet comme étant empreinte d'affection. Ici, toucher n'est pas un simple geste. D'une part, l'acte de toucher permet de vérifier l'existence véritable des choses dans le monde actuel. D'autre part, c'est le désir de s'unir avec ces objets, de les incorporer, voire de se les réapproprier temporairement.

Hubert W. est âgé de 84 ans lorsqu'il retourne pour la première fois dans son village natal. Il cherche et retrouve la maison, sans pouvoir y entrer. Soudainement, il se couche sur le gazon près de la maison. Allongé sur le dos, il prend une grande inspiration, se retourne et embrasse le sol en s'exclamant: « [Traduction] Terre natale, je t'embrasse³⁶! » Tout le corps entre en contact avec la terre natale. La personne se considère comme le fruit de cette terre; elle a vu le jour sous ce soleil. Son geste représente le retour aux sources, aux racines. C'est un accomplissement. En effet, le retour aux lieux d'origine représente en soi un accomplissement. Retrouver la maison d'enfance après des décennies de nostalgie, c'est satisfaire le fort désir de retour. S'y rendre de par son corps vivant, c'est un rêve que beaucoup d'expulsés n'ont pas pu réaliser. Le touriste qui, comme Hubert W., revient sur les lieux de son enfance et y élimine toute distance, couché et unifié avec le sol natal, prend conscience de sa propre survivance: il revient vivant, en chair et en os, sur les lieux.

Les touristes peuvent ainsi, pour la durée de leur visite, ré-habiter les lieux et les maisons d'origine. Des photos sont prises comme preuve de ce retour réel. Généralement, les anciens habitants posent le plus près de la maison, et plus particulièrement le plus près des voies d'accès, que ce soit la porte de la maison ou celle de la clôture. Celui qui regarde la photo sans aucune connaissance des circonstances croirait certainement que ce sont les propriétaires qui se trouvent devant celle-ci.

Se retrouver et ré-habiter la maison d'enfance dans le passé

Le retour fait appel à la mémoire des lieux et d'événements passés. Il peut être compris comme un voyage mémoriel. La recherche de souvenirs est sous-jacente à celle des vestiges du passé personnel. Selon l'historien Pierre Nora, c'est dans les lieux que « se cristallise et se réfugie la mémoire³⁷ » ; elle « s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet³⁸ ». Les souvenirs sont organisés autour des sites et des objets, ce qui suggère que la remémoration se produit dans le monde des objets et qu'elle implique nos sens³⁹. Les souvenirs des expulsés sont diversifiés. Ils vont au-delà de la maison concrète et tangible. Un participant résume la gamme des souvenirs : « [Traduction] Les souvenirs incluent des paysages, des amitiés, des camarades de jeu, des voisins, des bâtiments particuliers, certains bruits et sons, par exemple la sonnerie de cloches, des odeurs, la nourriture, des festivités⁴⁰. »

La sociologue Barbara Misztal propose de voir la faculté qu'est la mémoire comme une sorte d'orientation active vers le passé⁴¹. Lors du retour sur les lieux d'origine, le réfugié s'engage dans cette orientation active. Dans le même ordre d'idées, le philosophe Paul Ricœur insiste sur le « faire », sur le fait que la mémoire est « exercée » : « se souvenir, c'est non seulement accueillir, recevoir une image du passé, c'est aussi la chercher, “faire” quelque chose. Le verbe “se souvenir” double le substantif “souvenir”. Ce que le verbe désigne, c'est le fait que la mémoire est “exercée”⁴². »

À l'instar d'une fouille manuelle, à travers les herbes qui poussent et en tournant les cailloux, et d'une fouille par le regard qui scrute le territoire à la recherche de la moindre trace familière, l'individu fouille dans son intérieur. Il procède à l'excavation de ses souvenirs intimes et est heureux de chaque trouvaille. Un participant décrit le processus de remémoration à sa manière :

[Traduction] Lors du trajet [vers la région d'origine], une attente tendue et partiellement craintive nous travaille. Puis, on reconnaît les premiers bâtiments particuliers ou des points marquants sur le chemin – avec un déclic incroyable auquel se mêle la satisfaction intérieure sur le fait de reconnaître. Mais cela est parfois superposé par un sentiment d'étrangeté, comme dans un rêve. Là, on arrive aussi à des endroits connus, mais tout ou du moins certaines choses sont si différentes. [...] Ensuite,

l'expérience que tout a un peu changé se concrétise: les arbres ont poussé, ici se trouve un nouvel immeuble, là-bas manque l'horloge à la façade du bâtiment qui s'y trouvait autrefois, des rangées de maisons manquent... On essaie de se souvenir, puis surgissent des souvenirs qui s'accrochent à des détails, des scènes, des expériences, des témoignages⁴³.

Dans leurs descriptions et leurs explications, les visiteurs mettent l'accent sur la division de l'espace, sur l'emplacement et les dimensions des objets. Ils confrontent leurs souvenirs à ce qui se trouve devant leurs yeux des décennies plus tard. Dans leurs propos, ils soulignent les changements. Même l'absence de vestiges tangibles du passé ne pose pas problème à la remémoration. En effet, la mémoire peut remplir le vacuum matériel et les lieux d'origine peuvent ainsi resurgir devant les yeux du touriste. Il reconstruit ainsi la maison d'autrefois devant l'œil intérieur. On peut dire qu'il rebâtit la maison pour la ré-habiter.

Voir un objet peut provoquer des souvenirs, « [Traduction] faire resurgir des souvenirs estompés⁴⁴ » et des sensations. Chaque élément retrouvé permet de replonger dans le passé personnel, de se rappeler et même de revivre des sensations ou de se remémorer des proches. Par exemple, les sœurs Ulla S. et Gerda A. redécouvrent une tapisserie apposée selon une technique spéciale par leur oncle. Hans-Jürgen S., quant à lui, redécouvre le poêle de cuisine⁴⁵: « [Traduction] J'étais extrêmement heureux de constater que le poêle de cuisine et sa porte à laquelle je me suis brûlé, les carreaux verts et les anneaux en fer, existaient encore comme tels⁴⁶. »

Aujourd'hui, le souvenir de la brûlure d'autrefois n'est plus douloureux. Il permet plutôt de se rappeler de l'objet en place et de l'apprécier. Le désir de s'approcher de l'objet et de le toucher est grand. Tel qu'expliqué, cela exprime le besoin d'être physiquement en contact avec les objets. Cela permet également le rétablissement d'un contact avec des objets qui était jadis habituel. Ce sont des sites et des objets du quotidien et de l'environnement naturel d'autrefois. Les toucher, c'est revivre des sensations, mais c'est aussi plonger dans le passé personnel. Autrement dit, se souvenir dépasse largement l'accueil d'images du passé, car les images sont en effet de véritables scènes: « [Traduction] Je me rappelle de scènes séparées, d'extraits, comme des clips vidéos⁴⁷... », raconte Dietmar G. Paul Ricœur cerne ce fait en termes de « situations mondaines » dans lesquelles les souvenirs se situent: « On ne se souvient pas seulement de soi, voyant, éprouvant, apprenant, mais des situations mondaines dans lesquelles on a vu, éprouvé, appris. Ces situations impliquent le corps propre et le corps des autres, l'espace vécu, enfin l'horizon du monde et des mondes, sous lequel quelque chose est arrivé⁴⁸. » L'objet concret ou l'image serait ainsi comparable à un point net et précis vers lequel on peut se diriger. Cependant, autour de lui, il y a un contexte qui fait appel à la vue, mais aussi à l'ouïe et à l'odorat. Se souvenir signifie ici faire émerger à nouveau ce milieu. L'expérience du retour consiste précisément en ce qu'elle permet d'effectuer, grâce au

retour sur les lieux, un voyage vers ces milieux. Émotionnellement, le touriste est catapulté dans le passé⁴⁹. Qui plus est, en redécouvrant le territoire, l'ancien habitant se revoit lui-même, étant jeune, parcourir et habiter ce territoire: « [Traduction] Lors du retour, [...] on se rétro-projette dans l'enfance⁵⁰. » Le visiteur peut temporairement ré-habiter la maison et le monde de son enfance. Donc, l'expérience dépasse celle d'une rétrospection, d'un regard porté vers le passé: elle devient une véritable transcendance du présent et du passé.

Retour sur le retour: retrouver la paix

Devant les souvenirs et les émotions qui l'envahissent, l'expulsé se met à raconter. Il verbalise les émotions grâce à un récit qui le situe par rapport à l'espace. Le retour vers l'ancien chez-soi permet de raconter les lieux, mais il est également favorable à l'auto-narration. Les expulsés mettent leur vie en mots, pour d'autres personnes, en l'occurrence les accompagnateurs, mais aussi pour eux-mêmes. Il arrive que la personne se parle, tel un monologue. Elle ne s'attend pas à une réaction ou à une réponse de la part de ses compagnons. En fait, elle ne vise pas tant à informer quelqu'un, mais elle cherche à exprimer ce qu'elle a vécu aux endroits visités. En psychothérapie, la narration est reconnue pour ses fonctions de guérison. James W. Pennebaker, repris par Laurence J. Kirmayer, démontre que l'effet thérapeutique ne se produit pas en revivant simplement certaines expériences et émotions, mais en les recadrant cognitivement, c'est-à-dire en les pensant autrement⁵¹. Ainsi l'expulsé s'engage-t-il dans une réflexion pour appréhender le passé personnel ainsi que pour interpréter ses émotions et son attachement aux lieux d'origine.

Cette réflexion se traduit en une certaine prise de conscience et une interprétation de l'expérience du retour. Il s'agit d'une véritable introspection, c'est-à-dire l'effort d'analyser ses états d'âme. L'introspection fait partie d'un processus de prise de recul par rapport aux expériences passées. Elle entame une réflexion sur le parcours de vie en général. Le discours unanime des expulsés est celui d'une réussite malgré les difficultés, en l'occurrence: les expériences traumatiques, la perte de la patrie et de plusieurs membres de la famille, la misère à la suite de la guerre et la pauvreté, les possibilités limitées en termes d'éducation et de formation, les contraintes des systèmes politiques, etc. La personne réalise sa satisfaction, car la réussite est le fruit de son courage, de sa persévérance, de sa force et parfois de son ingéniosité. La fuite et l'expulsion l'ont contrainte à devenir maître de son destin. Aujourd'hui, ces touristes d'âge avancé tirent un bilan positif de leur vie. Les voyages de retour sont une occasion de faire leur biographie.

Les souvenirs constituent en quelque sorte un « bagage invisible » que les expulsés transportent avec eux depuis leur départ durant les années 1940. Certes, ce bagage pèse parfois lourd. C'est une charge, dans le sens que les souvenirs sont douloureux ou même traumatiques.

Lors du retour, l'expulsé peut se décharger de ces bagages. Plusieurs expulsés rapportent que les rêves et les cauchemars, qui revenaient si souvent, ont cessé une fois les lieux d'origine retrouvés et revisités. Ainsi le retour peut-il avoir un effet libérateur, celui de l'«oubli». En confrontant leur passé difficile, les expulsés réussissent – du moins partiellement – à se défaire de leurs souvenirs négatifs. Par contre, ils cherchent activement à conserver les souvenirs positifs. Dietmar G. croit également qu'il est possible de «faire ses adieux» et de passer à d'autre chose :

[Traduction] Étant donné que cette *Heimat* n'existe plus et qu'un «renouement» [retour en arrière et poursuite de la vie d'autrefois] n'y est pas possible, le cercle se referme et il émerge lors du voyage de retour vers les nouveaux lieux de résidence un sentiment d'irrévocabilité et de finitude. C'est ainsi qu'un recul intérieur devient possible, les adieux définitifs, une finitude, comme un cas de deuil [qui est classé] à la suite d'un travail de deuil⁵².

L'acteur cherche à objectiver les sentiments nostalgiques. Il s'engage activement dans une réflexion quant à sa nostalgie et interprète ses expériences⁵³. Ainsi se questionne-t-il sur le «pourquoi» de sa nostalgie et la justifie⁵⁴. De plus, il s'interroge sur la vérité et la fiabilité de sa mémoire et tente de la vérifier.

Lors de la visite, l'ancien habitant ne compare pas seulement la réalité actuelle aux images-souvenirs du passé, mais de nouvelles images sont aperçues et enregistrées. De nouvelles impressions prennent place à côté des souvenirs, elles sont susceptibles de se superposer aux images du passé, voire de les supplanter. Kurt F. rapporte qu'avec les voyages de retour, des images-souvenirs si bien conservés pendant des années se défont : «[Traduction] Ce qui m'est arrivé, c'est que j'avais tout enregistré, même le moindre détail. Et lorsque je suis revenu pour la première fois, cela s'est dissout⁵⁵.» En ce sens, le fait de revisiter et de ré-habiter les lieux d'origine a un effet libérateur.

Après leur retour sur les lieux d'origine, les expulsés expriment régulièrement l'idée de ne plus vouloir vivre dans un tel environnement. Bien que cela constitue une erreur de logique, car le pays ne ressemblerait peut-être pas à ce qu'il est aujourd'hui si les habitants réguliers avaient continué à y vivre et à y travailler et que le régime politique aurait été autre. Mais le constat que l'ancienne ville ou l'ancien village ne représente plus l'endroit idéal de vie mène vers l'acceptation du lieu de résidence actuel comme étant convenable et satisfaisant, et peut-être comme (nouveau) chez-soi à part entière. La quête du chez-soi serait ainsi accomplie.

Lorsque Heidegger pose la question de «l'être de l'habitation», il se tourne à nouveau vers l'étymologie du verbe habiter en allemand (*wohnen*) : le vieux-saxon *wuon* et le gotique *wunian* signifient demeurer, séjourner : «Mais le gotique *wunian* dit plus clairement

quelle expérience nous avons de ce “demeurer”. *Wunian* signifie être content, mis en paix, demeurer en paix⁵⁶. » Cet « être de l'habitation », explique Heidegger, est méconnu : « La véritable crise de l'habitation réside en ceci que les mortels en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre à habiter⁵⁷. »

Les expulsés allemands, par leur retour sur les lieux ainsi que par leurs réflexions, s'engagent dans cette recherche et dans l'apprentissage de l'habiter. Le voyage vers les lieux d'origine est à la fois un retour chez soi et sur soi. Si, selon Heidegger, il suffit de considérer le déracinement pour qu'il ne soit plus misère, il est suffisant pour les anciens habitants de retrouver et de ré-habiter leurs anciennes maisons au cours d'une visite. La possibilité de réellement les ré-habiter est rejetée. Par exemple, une participante se voit offrir sa maison d'enfance par la nouvelle occupante pour y passer un séjour de vacances. Mais cette offre est déclinée. La femme craint l'invasion par des émotions qui seraient éventuellement difficiles à gérer et à contrôler. Donc, chercher et retrouver la maison d'enfance, c'est l'accomplissement de la quête. Réfléchir sur leur propre expérience permet à ces expulsés d'objectiver leur rapport aux lieux d'origine et d'appréhender autrement le chez-soi. De plus, les retours répétés, année après année, favorisent la « refamiliarisation » avec des lieux devenus dans une certaine mesure « infamiliers » durant les années de non-retour. Grâce aux visites, les touristes portent un autre regard sur leur ancien chez-soi.

Au cours de la visite, les expulsés s'approchent, touchent, ré-habitent les anciennes maisons et s'unifient avec les lieux. Ils éliminent la distance géographique et physique qu'il y a eu pendant des années. Par la suite, ils peuvent se distancier des émotions et des souvenirs traumatiques ainsi que de leur nostalgie. Le retour, compris comme accomplissement, procure une stabilité émotionnelle. Ces expulsés, en ré-habitant leurs maisons d'enfance, sont amenés à la paix. Ils retrouvent une certaine paix en eux.

Notes

1. L'équivalent français serait le « tourisme nostalgique » ou le « tourisme de mal du pays », en anglais « *homesickness tourism* ». Rainer Schulze utilise cette dernière appellation dans : « The Politics of Memory: Flight and Expulsion of German Populations after the Second World War and German Collective Memory », *National Identities*, vol. 8, n° 4 (2006), p. 367-382.
2. Yaniv Poria, Arie Reichel et Avital Biran, « Heritage Site Management: Motivations and Expectations », *Annals of Tourism Research*, vol. 33, n° 1 (2006), p. 162.
3. Le concept du tourisme de patrimoine personnel est récent et les premières publications visent principalement à le définir. « *Personal heritage attractions draw people who possess emotional connections to a particular place* », résume J. Dallen Timothy dans une note de recherche : J. Dallen Timothy, « Tourism and the Personal Heritage Experience », *Annals of Tourism Research*, vol. 24, n° 3 (1997), p. 753. Cependant, il s'agit d'une définition très large, car ce qui est un patrimoine mondial pour les uns pourrait être considéré comme étant très personnel par d'autres. « *Clearly, it is the individual who considers heritage as "personal", based on his or her identity, experience, tradition, or other social or emotional dimensions.* » (Poria, Reichel et Biran, *loc. cit.*, p. 163.) Notre recherche s'inscrit dans cette perspective, en ce sens qu'elle vise à mettre en lumière le lien personnel des touristes envers les sites visités.
4. Comme la carte l'illustre, la Prusse orientale correspond à une partie au nord-est de la Pologne et à l'enclave russe actuelle de Kaliningrad où se trouvait aussi la capitale provinciale Königsberg. La flèche indique la route de voyage, du nord-est allemand vers la Prusse orientale. Le trajet de voyage est d'environ 600 km.
5. Le cadre restreint d'un voyage organisé d'une semaine ne permet pas d'accompagner beaucoup de touristes, d'autant plus qu'un climat de confiance doit s'établir avant d'approcher une personne dans le but de la suivre. Lors des visites individuelles, l'observation a été directe.
6. Les propos des participants sont traduits par nous-même.
7. Cora Lee Nollendorfs, « Fernweh-Heimweh? Attitudes of German-Americans before 1900 », dans Jost Hermand et James Steakley (dir.), *Heimat, Nation, Fatherland: The German Sens of Belonging*, New York, Peter Lang, 1996, p. 26.
8. Martin Heidegger (1889-1976) est un philosophe allemand. Son œuvre fait de lui un des philosophes les plus importants du xx^e siècle. Au cours de sa vie, il connaît l'entrée de plain-pied au monde moderne et industrialisé ainsi que les deux guerres mondiales. Heidegger reformule l'ontologie et développe le courant de la philosophie existentialiste. Il pose un nouveau regard sur l'Être et l'existence humaine. En effet, il dépasse la conception métaphysique de l'Être et adopte une approche phénoménologique. La phénoménologie comme démarche philosophique se force de décrire les choses et le monde tels qu'ils nous apparaissent, pour dégager leur sens existentiel, leur sens pour nous, pour la conscience. C'est la science de l'expérience de la conscience. Donc, l'analyse de l'existence humaine, telle que proposée par Heidegger, s'attarde à l'expérience subjective de l'être, au vécu et à l'être-là dans le monde par le corps vivant, sensible et mobile.
9. L'exposé a lieu dans le cadre d'une discussion scientifique portant sur le thème de l'Homme et l'espace et se déroule à Darmstadt, Allemagne. (Mensch und Raum, Darmstädter Gespräch, 1951). Pour les fins de cet article, la traduction d'André Préau a été retenue : Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

10. Heidegger, « Bâtir, habiter, penser », *ibid.*, p. 172-173.
11. *Ibid.*, p. 175.
12. *Ibid.*, p. 192. Emploi de l'italique par l'auteur.
13. Mathis Stock, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*, <http://www.espacestems.net/document1138.html> (page consultée le 23 novembre 2010); Stock, « Théorie de l'habiter. Questionnements », dans Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès (dir.), *Habiter, le propre de l'humain : Villes, territoires et philosophie*, Paris, La découverte, 2007, p. 103-125.
14. Le géographe Mathis Stock insiste sur la mobilité accrue de l'époque contemporaine et exige de définir l'habiter à l'ère actuelle. Selon lui, les théories sur l'habiter sont anachroniques, car une vision de l'habiter qui se base sur la fixité et l'enracinement passerait à côté des problématiques du monde actuel, notamment celle de savoir comment les gens sont capables de rendre différents lieux familiers. Néanmoins, nous avons mentionné les préoccupations qui ont fait réfléchir Heidegger et il convient de rappeler que Heidegger est un contemporain des expulsés. La fuite et l'expulsion des Allemands, déclenchées par la Seconde Guerre mondiale, sont le plus grand mouvement de réfugiés observé jusqu'à aujourd'hui. À notre avis, il faut distinguer la migration forcée de celle choisie, même si la mobilité du monde actuelle semble être devenue un impératif. En effet, notre recherche repose sur l'observation que les expulsés ne sont pas tant capables de rendre familiers d'autres lieux que les lieux d'origine. Par conséquent, notre questionnement vise à mettre en lumière comment ils peuvent se réapproprier leurs lieux d'origine, devenus également étrangers dans une certaine mesure.
15. Stock, « Théorie de l'habiter... », *loc. cit.*, p. 104. Nous retenons d'ailleurs cette forme, soit celle de l'habiter, bien que les traductions françaises proposent souvent l'« habitation ». Nous souhaitons avertir le lecteur que la version courante des traductions (l'habitation) se trouve donc dans les citations tirées de la traduction d'André Préau.
16. Stock, « L'habiter comme pratique... », *loc. cit.*
17. Joseph Rykwert est l'un des auteurs qui fait cette affirmation. Nous reviendrons plus loin sur ses idées quant au chez-soi (*home*): Joseph Rykwert, « House and Home », *Social Research*, vol. 58, n° 1 (1991), p. 51-62.
18. Schulze, *loc. cit.*, p. 375.
19. L'exemple courant est celui des jeunes adultes qui quittent la maison parentale pour voler de leurs propres ailes. Irene Cieraad démontre que pour les étudiants, la création d'un chez-soi ailleurs s'effectue à travers la matérialité, c'est-à-dire le « homemaking » se réalise grâce à l'aménagement intérieur: « [M]ental homemaking is preceded by material homemaking ». Irene Cieraad, « Homes from Home: Memories and Projections », *Home Cultures*, vol. 7, n° 1 (2010), p. 90. Les migrants font également face au défi de se faire un nouveau chez-soi, et ce, souvent dans un autre pays. Ici aussi, l'intérieur domestique recrée idéalement une ambiance familière et les objets décoratifs évoquent les origines: Marie-Blanche Fourcade, « De l'Arménie au Québec: itinéraires de souvenirs touristiques », *Ethnologies*, vol. 27, n° 1 (2005), p. 245-276. Cependant, les réfugiés de guerre laissent tout derrière eux et n'apportent quasiment pas d'objets personnels qu'ils pourraient investir de leur nostalgie.
20. Heidegger, « Bâtir, habiter, penser », *op. cit.*, p. 193.
21. *Ibid.*

22. « *Bauen* [bâtir] est proprement habiter », dit Heidegger, *ibid.*, p. 174. Donc, bâtir n'est pas seulement construire, et de plus, on ne bâtit pas pour habiter, mais notre condition d'habiter nous amène à bâtir.
23. Rykwert, *loc. cit.*, p. 54.
24. Nicole Klenk, Gary Bull et Robert Kozak, « Dwelling in Dialogues: Being-at-Home in Relation to Clutter, Nature, and People », *Worldviews*, vol. 10, n° 3 (2006), p. 404.
25. Rykwert, *loc. cit.*, p. 51. La maîtrise du feu serait la prise de contrôle sur l'environnement et ainsi l'origine de la culture. C'est ainsi que Rykwert amène l'idée que la notion du chez-soi aurait émergé autour du foyer. Enfin, en suivant cette logique, « *you can make a home anywhere: a little tinder, even some waste paper, a few matches, or a cigarette lighter is all you need* », *ibid.*, p. 54. Or, cette compréhension du chez-soi est limitée, en ce sens qu'elle omet d'inclure toute signification intangible.
26. *Ibid.*
27. Christopher Morton, « Remembering the House: Memory and Materiality in Northern Botswana », *Journal of Material Culture*, vol. 12, n° 2 (2007), p. 157-179.
28. Kevin Meethan, « "To stand in the shoes of my ancestors": Tourism and Genealogy », dans Tim Coles et Dallen J. Timo (dir.), *Tourism, Diasporas and Space*, London, Routledge, 2004, p. 140.
29. Le terme anglais « *longing* » exprime le mieux cette quête, ou encore le mot allemand « *Sehnsucht* », l'espérance-recherche.
30. Christian Verrier, « Voyager à pied, une expérience existentielle », *Le Journal des psychologues*, n° 178 (mai 2010), p. 32. Bien que Verrier étudie la marche à pied en tant que voyage de longue distance, ses considérations sur la marche, le corps, l'espace et l'expérience vécue peuvent s'appliquer au voyage des touristes en quête de leur passé personnel. Verrier fait le point sur la marche : celle-ci est « peut-être bien synonyme de découvertes individuelles » (p. 36).
31. « *Er hat im hohen Unkraut gesucht. Kannte die Gabelungen und Biegungen noch und hat auch das Grundstück gefunden. Er und seine Nichten gingen dort, wo der Hof gestanden hat und sie fanden vielleicht ein paar kleine Scherben oder Mauerreste... Aber er ist nochmal dagewesen.* » Entrevue avec le guide Friedhelm S., réalisée par Gesa Bierwerth, le 28 septembre 2010.
32. Entrevue avec Charlotte K., réalisée par Gesa Bierwerth, le 14 août 2010.
33. « *Wir haben geklingelt, aber es hat sich niemand gemeldet... Wir haben einen Nachbarn angesprochen, aber der tat so, als würde er nicht verstehen. Haben Photos gemacht, rundherum gegangen, ums Haus geschlichen, alles mal angeguckt.* » Entrevue avec Dietmar G., réalisée par Gesa Bierwerth, le 9 août 2010.
34. « *Eine alte Frau ließ und herein. Die war also sehr, sehr nett und ließ uns auch reingucken, auch in die Küche, wo noch unser alter Terrazzoboden war und das alte Waschbecken noch dran war und dann haben wir noch schnell Photos gemacht. Aber die junge Dame der anderen Seite wollte nichts davon wissen...* » Entrevue avec Dietmar G., réalisée par Gesa Bierwerth, le 9 août 2010.
35. « *Der alte Ofen stand noch. Als ich den gestreichelt habe, kamen mir die Tränen.* » Entrevue avec Hedwig A., réalisée par Gesa Bierwerth, le 23 septembre 2010.
36. « *Heimaterde, ich küsse dich!* » Entrevue avec Hubert W., réalisée par Gesa Bierwerth, le 10 juillet 2010.

37. Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire », dans Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, tome 1 : *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. xvii.
38. *Ibid.*, p. xix.
39. Barbara Misztal, « Memory Experience: The Forms and Functions of Memory », dans Sheila Watson (dir.), *Museums and Their Communities*, London et New York, Routledge, 2007, p. 385.
40. « *Die Erinnerungen umfassen Landschaften, Freundschaften, Spielkameraden, Nachbarn, besondere Bauten, gewisse Geräusche oder Töne, zum Beispiel Glockengeläut, Gerüche, Essen, Feste.* » Entrevue avec Hans-Jürgen S., réalisée par Gesa Bierwerth, le 16 août 2010.
41. Misztal, *loc. cit.*, p. 379.
42. Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 67.
43. « *Auf der Anreise bewegt einen eine gespannte, teils bange Erwartung. Dann kommt ein erstes Erkennen von besonderen Gebäuden und Wegpunkten mit einem ungläubigen Aha-Effekt, gemischt mit einer inneren Befriedigung über das Wiedererkennen. Das wird z. T. überlagert von einem Fremdheitsgefühl, wie im Traum. Dort kommt man auch an bekannte Orte, aber alles oder einiges ist so anders. [...] Danach konkretisierte sich die Erfahrung, daß alles ein wenig verändert ist, die Bäume sind hoch gewachsen, hier steht ein neues Haus, dort fehlt die Uhr an dem Gebäude, die früher da war und ganze Häuserzeilen fehlen... Man versucht sich zu erinnern und nun tauchen Erinnerungen auf, die sich an Details festmachen, Szenen, Erlebnisse, Berichte.* » Entrevue avec Dietmar G., réalisée par Gesa Bierwerth, le 9 août 2010.
44. « *vergessene geglaubte Erinnerungen wieder entfachen.* » Entrevue avec Hans-Jürgen S., réalisée par Gesa Bierwerth, le 16 août 2010.
45. Le poêle comme objet de l'intérieur domestique revient souvent dans les récits des expulsés rencontrés. Nous nous rappelons des propos de Rykwert, qui postule que le foyer seul pourrait faire un chez-soi.
46. « *ich war extrem glücklich, als ich feststellte, daß der Küchenherd und seine Tür, an der ich mich verbrannt hatte, die grünen Kacheln und die Eisenringe, noch genau so da waren.* » Entrevue avec Hans-Jürgen S., réalisée par Gesa Bierwerth, le 16 août 2010.
47. « *Ich erinnere mich an einzelne Szenen, Ausschnitte, wie Videoclips.* » Entrevue avec Dietmar G., réalisée par Gesa Bierwerth, le 9 août 2010.
48. Ricoeur, *op. cit.*, p. 44.
49. Anja Peleikis, « Performing the Past: German "Roots Tourists" in Lithuania », communication présentée à la conférence annuelle de l'Association of Social Anthropologists of the UK and Commonwealth, *Thinking Through Tourism*, London Metropolitan University, 11 avril 2007. Inédit.
50. « *Bei der Rückkehr [...] versetzt man sich in die Kindheit zurück.* » Entrevue avec Hans-Jürgen S., réalisée par Gesa Bierwerth, le 16 août 2010.
51. Laurence J. Kirmayer, « The Refugee's Predicament », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 67, n° 4 (2002), p. 734.
52. « *Da die Heimat so nicht mehr existiert und ein Wiederanknüpfen dort nicht möglich ist, schließt sich der Kreis und es entsteht bei der Reise zurück zu den neuen Wohnorten ein Gefühl der Endgültigkeit und des Abschlusses. So wird ein innerer Abstand möglich, endgültiger Abschied, ein Abschluss, wie ein Trauerfall nach Trauerarbeit.* » Entrevue avec Dietmar G., réalisée par Gesa Bierwerth, le 9 août 2010.

53. Fred Davis distingue trois niveaux de nostalgie : premièrement, la nostalgie simple où l'individu considère que les choses étaient meilleures dans le passé qu'elles ne le sont aujourd'hui. Deuxièmement, la nostalgie réflexive : la personne s'interroge sur la vérité, l'exactitude et la représentativité du contenu nostalgique. Et finalement la nostalgie interprétée. Au-delà du questionnement par rapport à la vérité, il s'agit d'un questionnement de la réaction que la personne aurait eue. Chez les expulsés allemands, ces trois niveaux sont présents. La réflexivité et l'interprétation sont particulièrement marquantes. Voir : Fred Davis, *Yearning for Yesterday: A Sociology of Nostalgia*, New York, Free Press, 1979.
54. La justification concerne à la fois les sentiments nostalgiques et les émotions exprimées sur place. Les expulsés justifient leurs réactions pour pouvoir les accepter. De plus, ils les justifient pour les autres : les accompagnateurs et aussi pour la société en général, qui est ici invisible, mais qui perpétue un tabou autour de la fuite et de l'expulsion et qui accuse encore aujourd'hui, à différentes occasions, les expulsés de revanchistes à cause de leur désir de conserver certaines traditions et de revisiter les territoires cédés à la suite de la guerre.
55. « *Was mir passiert ist, ist dass ich alles gespeichert hatte, selbst das kleinste Detail. Und als ich das erste Mal wieder hergekommen bin, hat sich das aufgelöst.* » Entrevue avec Kurt F., réalisée par Gesa Bierwerth, le 26 juin 2010.
56. Heidegger, *op. cit.*, p. 175.
57. *Ibid.*, p. 193.